

## **La Passion de Notre Seigneur**

### **Les quatre récits évangéliques**

avec Simon Knaebel

*Deuxième conférence*

### **Les récits de la Passion chez Matthieu et Luc (II)**

Nous avons indiqué, en ouverture de la première conférence, que nous aborderions, lors des deuxième et troisième interventions, **six épisodes de la Passion**, avant de relire les Passions selon **Matthieu et Luc** (*deuxième conférence*) et celles de **Marc et Jean** (*troisième conférence*).

Pour ouvrir ce *deuxième exposé*, et avant d'en venir à *Matthieu et Luc*, nous abordons **1. La prière de Jésus à Gethsémani ; 2. Le procès juif devant le Sanhédrin ; 3. Le procès romain devant Pilate en Jean**.

On profitera au mieux des exposés **en ayant en regard une Bible** ouverte (de préférence la BJ (*Bible de Jérusalem*) ou la TOB (*Traduction œcuménique de la Bible*)). Cela permet de relire les nombreuses références insérées dans le texte.

#### **1. La prière de Jésus à Gethsémani (Marc 14,32-42)**

Dans son évangile, Marc présente à deux reprises Jésus s'isolant pour prier (1,35 ; 6,46). Il se plaît aussi à rapporter les sentiments de Jésus<sup>1</sup> : compassion devant les foules, indignation devant telle attitude des disciples, etc. La prière de Jésus à Gethsémani et les sentiments que Jésus exprime comportent plusieurs particularités : d'abord, les termes mêmes de la prière sont rapportés, ensuite, c'est Jésus lui-même, et non pas le narrateur, qui exprime ses sentiments. Mais la singularité de la prière de Jésus à Gethsémani va encore plus loin : en priant, Jésus ne semble pas se souvenir de ce qu'il a dit précédemment et que l'évangile rapporte. En effet, dans les trois annonces de la Passion (Mc 8,31-33 ; 9,9.31 ; 10,33), Jésus semble plein d'assurance et prévoit, pour ainsi dire, l'organisation de sa Passion et son futur déroulement, jusqu'à sa Résurrection glorieuse. Or, voici qu'à Gethsémani *Jésus apparaît dans la faiblesse, et demande même à être dispensé de ce qui l'attend et qu'il doit subir*. Il n'est pas question de la Résurrection, ni du sens que Jésus donnait précédemment à sa Passion et à sa mort : « *Le Fils de l'homme est venu... donner sa vie en rançon pour la multitude* » (10,45). On ne trouve donc ici pas trace de la dimension rédemptrice qui s'exprimait à peine quelques heures plus tôt, lors de la dernière cène, dans les paroles de l'institution de l'eucharistie : le sang de l'alliance « *versé pour la multitude* » (14,24).

Plus surprenant encore : l'attitude de Jésus tranche avec les types du martyr qui se dégagent de l'ancienne littérature juive. Par exemple, le vieillard Eléazar (2 M 6,28) ou les sept frères et leur mère, dans le *deuxième livre des Maccabées* (2 M 7) sont des croyants impavides devant la mort, et se montrent même heureux et fiers de donner leur vie par fidélité envers Dieu et sa Loi (2 M 7). Dans le récit évangélique que nous lisons, Jésus ne semble ni heureux ni fier. Il est à l'opposé de Socrate entrant sereinement dans la mort quatre siècles plus tôt. Un adversaire résolu du christianisme, le grec Celse, aura beau jeu de stigmatiser l'attitude plaintive de Jésus à Gethsémani pour critiquer la foi chrétienne en sa divinité<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> 1,41.43 ; 3,5 ; 6,34 ; 7,34 ; 8,2 ; 9,19 ; 10,14.21.

<sup>2</sup> Voir Origène, *Contre Celse*, 11,24.

A-t-on cherché à atténuer voire à corriger un tel tableau de Jésus en agonie ? Jean rapporte la même scène que les synoptiques. Jésus y prie, comme dans Marc, pour être délivré de sa Passion, « Père, sauve-moi de cette heure ». Mais il se reprend aussitôt : « Mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père, glorifie ton nom ! » (Jn 12,27). Dans la même veine, la *Lettre aux Hébreux* légitime en quelque sorte la prière douloureuse de Jésus et précise qu'elle a été exaucée, car Jésus a bel et bien été « sauvé de la mort », puisque le voilà vivant dans la gloire de Dieu (He 5,7, cf 1,3).

D'ailleurs, Marc lui-même, comme les autres synoptiques, manifeste, dans son récit, une réticence analogue à celle de Jean. Comment comprendre cela ? Initialement, l'épisode ne s'intéressait qu'à la prière de Jésus, d'une grande humanité : « *Abba, tout t'est possible, emporte cette coupe loin de moi. Cependant, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux* ». Dans la suite de la tradition, cette prière a connu des ajouts. Matthieu y insère même une supplique inspirée du Notre Père : que ta volonté soit faite. Peu à peu, le « centre » de cette prière exprimant les sentiments de Jésus est remplacé par des termes relatifs aux disciples et aux recommandations que Jésus leur adresse. Le rédacteur évangélique atténue donc l'expression des angoisses de Jésus pour présenter ce dernier comme *modèle de vigilance et de prière pour les chrétiens exposés à la tentation*. On se retrouve ainsi avec ces monitions de l'évangile qui mettent les chrétiens en garde afin qu'ils ne cèdent pas à la tentation de s'assoupir mais se préparent, dans la vigilance spirituelle, à la venue prochaine du Christ en gloire (13,31-37).

Ainsi, l'évangéliste a fait œuvre utile. D'ailleurs Jésus retrouve aussitôt l'assurance et la dignité un peu estompée : « *Levez-vous ! Allons ! Voici que celui qui me livre est tout proche* ». Car il n'est pas pris à l'improviste. Il sait que Judas et la troupe arrivent et qu'ils sont sur le point de l'arrêter. L'équilibre théologique est donc rétabli : comme dans les annonces de la Passion, réapparaît ici le Christ sûr de son destin et n'éprouvant en fin de compte aucune des réticences qui ont pu se faire jour quelques instants plus tôt dans sa prière. On a là un excellent modèle de la prière du chrétien conscient de sa faiblesse et qui exprime ses doutes, mais finit par basculer du côté d'une robuste confiance en Celui qui ne le laisse pas choir.

L'analyse de notre texte permet également de remonter à l'intérêt de certains cercles chrétiens très primitifs pour la psychologie et la piété de Jésus. Cela n'est guère passé dans la grande tradition postérieure mais reste décelable à une analyse un peu fine. On peut ajouter que cet intérêt pour la psychologie et la piété de Jésus a parfaitement pu prendre naissance au contact de la personne de Jésus lui-même. Précisons : un tel intérêt et son expression dans l'épisode de Gethsémani auraient-ils pris naissance dans l'esprit des premiers chrétiens sans quelque fondement en la personne de Jésus lui-même ? On peut admettre qu'ici ou là Jésus ait prononcé une prière analogue à celle de Gethsémani, qui fut entendue et conservée en mémoire par des disciples cette fois-ci bien éveillés et qui l'ont transmise.

## **2. Le procès devant le sanhédrin**

Jean ignore l'épisode. Dans le quatrième évangile, Jésus comparaît seulement devant Anne, dans son palais. Anne est le beau-père de Caïphe lequel était grand-prêtre cette année-là. En Jn 18,24, il est simplement fait mention de l'envoi de Jésus, par Anne, devant Caïphe. La comparution de Jésus devant le sanhédrin de Jérusalem figure cependant *dans les trois évangiles synoptiques*. Et cela sous deux formes. Marc et Matthieu, malgré quelques différences, sont très proches. En fait Matthieu réécrit Marc. La version de Luc, en revanche, est quelque peu à part et ordonne autrement les éléments. Si Luc dépend de Marc, ce qu'on admet généralement, il le remanie en réalité massivement. Dégageons donc les traits principaux de ces récits, tels qu'ils peuvent intéresser notre intelligence de la foi<sup>3</sup>. Nous serons malheureusement loin d'être complets. Il nous

---

<sup>3</sup> Nous ne revenons pas sur le reniement de Pierre dans Marc (14,54.66-72) et Matthieu (26,58.69-75), ni sur la scène d'outrages à l'issue de la séance (Mc 14,65 ; Mt 26,67-68).

faudra nous contenter de Marc, qui contient l'essentiel de ce qu'il faut retenir du procès de Jésus devant le sanhédrin.

La comparution devant le sanhédrin chez Marc, est *un sommet de l'ensemble des récits de la Passion*. Le thème de la mort de Jésus l'encadre. Le but de la séance est d'emblée de « faire mourir » Jésus. Sa condamnation à mort est donc entendue d'avance. Mais, pour préserver un semblant de légalité, il faut trouver au moins un témoignage « pour faire mourir Jésus ». Après un premier échec (14,55b), on finit par obtenir le résultat convoité afin de pouvoir déclarer que Jésus mérite la « mort » (14,64). L'accusation sur le Temple (14,58) incorpore sans doute à notre composition certaines paroles de Jésus relatives à la fin du sanctuaire (cf Mc 13,2, par ; Jn 2,19). Marc revendique certainement une vérité, pour peu qu'il ne s'agisse pas d'une destruction matérielle du temple, mais de la substitution d'un culte à l'autre par la mort de Jésus. Nous reviendrons ultérieurement sur la déchirure du voile du Temple, qui s'inscrit dans la même thématique.

Après l'échec de la quête des témoignages à charge contre Jésus, viennent les éléments capitaux du procès juif : la question du grand prêtre et la réponse de Jésus. Celle-ci fournit au tribunal le grief recherché et lui permet de condamner Jésus à mort. Le grand prêtre (anonyme en Marc) prend l'affaire en main. Sa première question provoque le silence de l'accusé : Jésus reste souverain et n'obtempère que lorsqu'il le juge nécessaire. Le grand prêtre l'interroge à nouveau, cette fois sur le double titre de *Messie* (ou *Christ*) et sur celui de *Fils de Dieu*. De fait, les deux titres, essentiels à la foi chrétienne, sont donnés à Jésus dans l'évangile. *Fils de Dieu* est un titre plus élevé que *Messie* ou *Christ*.

Dans le contexte, il est clair qu'une réponse positive de Jésus le condamne. Deux réminiscences bibliques y sont accolées : le ps 110,1, déjà cité par Jésus en Mc 12,36, et un rappel de Dn 7,13 déjà présent en Mc 13,26. Car, Marc et les siens en sont convaincus : après la glorification pascale, la parousie et le retour du Christ en gloire ne tarderont pas, pour la confusion du grand conseil juif et de tous les ennemis du Christ.

Entendons-nous bien : ces titres sont connus et acceptés par les Juifs. Mais ils sont blasphématoires quand ils sont accordés à un humain, ce qui a pour effet de le diviniser. Finalement, on se trouve ici devant l'opposition de la foi de l'Église contre la foi juive. Le débat dure depuis vingt siècles. Marc a le souci d'instruire les chrétiens de ce que Jésus, selon le plan de Dieu annoncé dans les Écritures, doit mourir en tant que *Messie* et *Fils de Dieu*. Le sanhédrin réalise ce plan de Dieu en condamnant Jésus.

Résumons le parcours de ce récit singulier. Il s'agit d'une pseudo-séance de tribunal. Tout ici est artificiel et entendu d'avance. De plus, les rôles sont pour ainsi dire inversés : c'est Jésus qui amène ses juges à conclure à sa dignité de Fils de Dieu. L'intérêt d'un tel récit est que tout est centré sur Jésus et ses prérogatives personnelles : Jésus, qui subit la Passion, est bien le Christ aujourd'hui glorifié « à la droite de la puissance de Dieu ». Les lecteurs, tout comme les sanhédrins, l'entendent des lèvres mêmes de leur Seigneur. La suite de la Passion est désormais programmée, sachant que tout finira dans la gloire.

### **3. Jésus devant Pilate d'après Jean (18,29 - 19,16a)**

Le récit de la comparution de Jésus devant Pilate dans le quatrième évangile est exemplaire de la théologie de son auteur. Le *procès romain*, comme on l'appelle, est un autre sommet des récits de la Passion. Sur le plan de la construction, la rédaction de Jean comporte d'abord une introduction qui signale le transfert de Jésus de chez Caïphe devant Pilate (Jn 18,28). Deux conclusions parallèles ferment le récit : 1. la flagellation et les moqueries des soldats (19,1-3) ; 2. l'acte de Pilate, au terme du procès, livrant Jésus pour être crucifié (19,16a). Entre l'introduction et la conclusion se déroulent deux Actes qui comportent chacun trois scènes se déroulant tour à tour dehors, dedans et à nouveau dehors.

L'intention de Jean est de développer une (sa) théologie. Les acteurs sont *Jésus, Pilate et les Juifs*<sup>4</sup>. Les soldats romains n'apparaissent que dans la scène des outrages (19,2-3). Les événements se déroulent entre l'intérieur du prétoire, et l'extérieur du palais, où se tiennent les Juifs. Ces derniers incarnent, chez Jean, le « monde » étranger et hostile à la révélation qu'apporte Jésus. Depuis la fin du chapitre 12, ils se sont définitivement coupés de la Révélation. A l'opposé, Pilate entend cette Révélation à l'intérieur du prétoire, mais sans l'écouter (19,37). D'emblée, il remet hypocritement Jésus à la justice juive : « Prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre loi » (18,31). Ensuite, il ne montre envers Jésus aucune sympathie. L'interrogatoire finit par aboutir à un refus de la « vérité » (18,38a). En fin de compte, lorsqu'il feint de prendre la défense de Jésus contre les Juifs, Pilate recourt à un simulacre de défense en leur présentant Jésus comme leur roi ; A ce moment-là, Jésus est déjà meurtri par la flagellation et revêtu d'un accoutrement ridicule (19,14). Pilate provoque ainsi directement la clameur qui réclame la crucifixion de Jésus. Il n'a dès lors plus qu'à y répondre en le leur livrant (19,15-16). Il se montre ainsi du côté des Juifs et du côté du « monde ».

Alors que, dans d'autres évangiles, chez Luc en particulier, on peut lire le dessein de soustraire Jésus, et avec lui les chrétiens, au soupçon d'opposition à l'Empire romain représenté par Pilate, on ne trouve pas cette intention chez Jean. D'ailleurs, dès l'épisode de l'arrestation, la troupe est composée pour partie de soldats romains avec leur chef (18,3.12), qui tombent piteusement à la renverse à l'énoncé du « *C'est moi !* » par Jésus. A vrai dire, Pilate tient probablement Jésus pour inoffensif sur le plan politique. Mais il ne le défend pas pour autant. Se montrant mêmendur avec lui, il commet tous les impairs possibles vis-à-vis des Juifs accusateurs sans plaider à aucun moment sérieusement la cause de l'accusé.

Mais on ne peut pas dire non plus que Jésus, de son côté, collabore vraiment à un dessein qui viserait à l'innocenter et, au moment de la rédaction du quatrième évangile (vers 90-100), à innocenter ses disciples de toute opposition à l'Empire. Jésus ne revendique pas une royauté « de ce monde » (18,36). Pour autant, il n'est pas davantage un docile sujet de l'Empire. Il revendique en réalité des prérogatives intolérables pour un Romain. Sa royauté est réelle et elle entend s'exercer sur le monde des hommes. Or, on sait que cette royauté exclut toute forme d'idolâtrie. A l'époque de la rédaction du quatrième évangile, beaucoup de chrétiens ont d'ailleurs déjà payé de leur vie leur fidélité à Jésus et leur refus du culte voué à l'empereur. Le livre de l'*Apocalypse*, attribué à Jean, en porte témoignage.

D'après l'évangile de Jean, l'Empire a montré qu'il se plaçait, tout comme les Juifs, du côté du « monde ». Ce dernier est hostile à la « vérité » que Jésus est venu communiquer de la part de Dieu. Le chrétien, auquel le quatrième évangile s'adresse, adhère à une royauté sans violence, et qui a même son lieu dans la faiblesse. Il se laisser enseigner par celui qui a vaincu le monde en mourant pour lui (16,33).

## **La Passion selon saint Matthieu**

Rappelons tout d'abord que chaque évangile est unique et livre des trésors cachés d'indications historiques, de motifs de réflexion et de méditation. La Passion selon s. Matthieu (**Mt 26,14-**

---

<sup>4</sup> La traduction du terme « *hoi Ioudaioi* » par « *les Juifs* », , dans le Nouveau Testament, spécialement dans l'évangile de Jean, pose un problème important, car la lecture naïve des récits, notamment ceux de la Passion, peut encourager une tradition d'anti-judaïsme. En effet, le terme a quatre sens : *géographique* : les habitants de Jérusalem et de la province de Judée, *politique* : le peuple et les dirigeants du régime politico-religieux en place à l'époque, *religieux* : les adeptes de la religion juive, *ethnique* : ceux qui sont membres de ce peuple par filiation. A l'époque de la rédaction des évangiles, les gens avaient accès aux quatre sens du mot ; dans notre culture actuelle, au contraire, nous ne percevons plus que les deux derniers. D'où une apparence de fidélité au texte si l'on traduit toujours de la même façon « *hoi Ioudaioi* » par « les Juifs » ; mais en réalité une infidélité au sens du texte. (Extrait de *Eglise de Besançon* n°6, mars 2004, « De l'Amitié Judéo-Chrétienne de France. Propositions pour le lectionnaire de l'évangile de Jean »).

27,66), tout comme les trois autres évangiles, contient le message central de tout le premier évangile. Comme dans les autres récits évangéliques, on trouve en Matthieu les jalons qui annoncent la Passion. Dès les récits de l'enfance de Jésus, on lit que sa vie est déjà menacée. Un ange annonce à Joseph : « Hérode va *rechercher* l'enfant *pour le faire périr* » (Mt 2,13). Plus loin le même ange rassure Joseph : « ceux qui *recherchaient* la vie de l'enfant sont morts » (2,20). Or, on retrouve, dans le récit de la Passion, les mêmes termes pour exprimer le dessein meurtrier des chefs juifs contre Jésus : ils tiennent conseil contre lui « *pour le faire périr* » (12,14), ils « cherchent » à arrêter Jésus (21,46), enfin ils persuadent la foule de réclamer Barabbas et de « *faire périr* Jésus » (27,20).

Dans sa Passion, Jésus réalise les prophéties. Une des préoccupations majeures de Matthieu est de montrer l'unité des deux Testaments et comment Jésus réalise les prophéties. Cela vaut tout spécialement pour la Passion où les références à l'Ancien Testament sont nombreuses. Lors de l'arrestation de Jésus à Gethsémani, Matthieu nous apprend que, pour lui, l'Ancien Testament est avant tout prophétie sur Jésus et son œuvre : d'après les « Écritures » il faut que cela ait lieu, car « tout cela » réalise « les Écritures des prophètes » (Mt 26,54.56).

Matthieu ne fait rien pour atténuer l'horreur et la honte que Jésus endure tout au long de la Passion. Mais cette présentation est mise chez lui en équilibre avec la dignité et les pouvoirs de celui qui la subit. On voit que Jésus, Fils et plénipotentiaire de Dieu, n'est jamais pris au dépourvu : il apparaît toujours comme maître d'une situation qu'il connaît d'avance et qu'il accepte volontairement. Cette science est déjà patente au cours de son activité publique, par exemple dans les annonces de la Passion. Elle se confirme au début du récit de la Passion quand Jésus déclare souverainement que, pour lui, le moment est venu de réaliser ce qu'il a prédit auparavant. Il annonce : « La Pâque, vous le savez, tombe dans deux jours, et le Fils de l'homme va être livré pour être crucifié. »

Matthieu s'efforce de montrer que la mort de Jésus ne peut être considérée comme un événement ordinaire. Plus que chez Marc, cette mort s'accompagne de prodiges d'une haute portée théologique : l'ouverture des tombeaux sous l'effet d'un tremblement de terre, la fente des rochers et la résurrection des « saints » de l'Ancien Testament (27,51-53). Ces événements en chaîne renseignent le lecteur sur la portée de la mort du Christ. Inspirés des oracles d'Ezéchiel (37,12-13) et de Daniel (12,2), ils signifient que cette mort inaugure l'ère finale qui sera clôturée par la résurrection des défunts.

Héritier, comme tous les auteurs du NT, du fonds historico-religieux qui remonte aux origines de l'humanité, Matthieu se coule dans l'interprétation ambiante de la communauté chrétienne. : la mort de Jésus est un sacrifice pour obtenir le pardon des péchés. Son sang est « le sang de l'Alliance, qui va être répandu pour une multitude en rémission des péchés » (26,28). L'évangile de Matthieu souligne cet aspect : dès avant sa naissance, Jésus est désigné comme celui qui « sauvera son peuple de ses péchés » (1,21) ; au baptême donné par Jean Baptiste (3,4-6), l'évangéliste confère, non pas au baptême lui-même, mais au sang du Christ le privilège de la « rémission des péchés ».

D'autre part, Matthieu est soucieux de mettre en rapport la vie de ses lecteurs avec les principes qu'énonce Jésus, venu non pas abolir la loi de Moïse mais faire en sorte qu'elle soit « accomplie ». La justice étriquée que Jésus reproche aux « scribes » et aux « pharisiens » doit être dépassée (5,17.20). Jésus est à la fois le « Maître » qui déclare et prescrit (23,10), et le modèle de ce qu'il attend de ses disciples. S'il requiert d'eux la « justice » parfaite (5,17.48), il est aussi celui qui est venu « accomplir toute justice » en se laissant baptiser par Jean (3,15). Cette justice comprend la Passion, où Jésus sera reconnu comme « juste » par la femme de Pilate, favorisée, comme Joseph (1,20), d'un songe qui l'éclaire (27,19). De la sorte, le lecteur peut voir en Jésus le modèle des « persécutés pour la justice », comme le dit une Béatitude (5,10). Cette justice est obéissance à la volonté du Père. A l'heure où il se prépare à affronter la Passion, Jésus reprend à son compte le

Notre Père, la prière qu'il a prescrite à ses disciples : « Mon Père ... que ta volonté soit faite » (26,42). L'obéissance à la volonté du Père résume toute sa vie et indique au chrétien la voie à suivre.

L'évangile de Matthieu présente pour nous, aujourd'hui, une difficulté : *la polémique contre Israël*. Selon Matthieu, l'histoire des rapports de Dieu avec Israël est une « ligne brisée ». L'envoi du Messie aux seules « brebis perdues de la maison d'Israël » (10,5-6) a abouti à un échec, scellé par le meurtre du « Fils » (21,37-39). Le résultat est que le Royaume de Dieu n'est plus réservé à Israël mais offert désormais à « toutes les nations » (21,43 ; 28,19). On peut expliquer cette position par l'état de la polémique que Matthieu trouve au moment de la rédaction de son évangile. Il s'efforce d'en donner la raison en accablant ses congénères récalcitrants. En même temps, il faut noter que les disciples de Jésus commencent à être appelés « chrétiens » à partir de leur exclusion du temple et de la négation de leur identité juive.

Le récit du procès de Jésus porte les traces de cette polémique. Plus clairement que dans Marc, la Passion apparaît dans Matthieu comme une entreprise menée principalement par les autorités juives, peu regardantes sur les moyens à prendre : seul Matthieu nous les présente négociant avec Judas le prix de l'opération (26,14-15). Plus tard, ces mêmes autorités n'hésitent pas à assumer un acte qu'elles reconnaissent comme criminel : les « pièces d'argent » sont un « prix du sang » et, comme telles, ne peuvent pas être versées au trésor du Temple (27,6). De plus, les chefs juifs influencent « tout le peuple », et celui-ci, perverti par eux, va jusqu'à assumer la responsabilité de la crucifixion de Jésus : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants » (27,25). Il nous faut resituer aujourd'hui cet ensemble polémique très dur dans le contexte général plus apaisé du Nouveau Testament.

A l'opposé, l'accès des païens à la foi chrétienne se laisse entrevoir dans le récit matthéen de la Passion. La femme de Pilate, une païenne, oriente le lecteur dans cette direction, puisque, ayant bénéficié d'un avertissement en songe, elle reconnaît en Jésus au moins un « juste » et intercède en sa faveur en envoyant dire à son mari : « Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste, car aujourd'hui j'ai beaucoup souffert en songe à cause de lui » (27,19). Plus encore que cet épisode de la femme de Pilate, il y a la confession du centurion romain à laquelle sont associés les soldats païens qu'il commande : à la vue des prodiges qui suivent la mort de Jésus, ils font une confession chrétienne analogue à celle des disciples et de Pierre : « Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu » (27,54). Jésus lui-même aura corroboré cette affirmation, quelques heures plus tôt, devant le Sanhédrin.

Une chose est la difficile question d'Israël chez Matthieu, au sujet de laquelle Paul rappelle avec vigueur, il nous faut bien le noter aujourd'hui, que *Dieu n'a jamais renoncé à son Alliance* (Rm 11,28-29). Celle-ci est donc *irrévocable*. Mais, par ailleurs, nous ne pouvons que nous réjouir aujourd'hui, après des siècles d'antijudaïsme et d'antisémitisme, de cette Alliance offerte, en Jésus mort et ressuscité, à tous les hommes.

### **La Passion selon saint Luc**

Le récit lucanien de la Passion (**Lc 22,14-23,56**) contient, comme les trois autres développements, le cœur du troisième évangile. Les événements sont reliés à l'ensemble de l'évangile. Dès le récit des origines et de l'enfance de Jésus, on voit se profiler l'issue tragique de la vie qui commence. Siméon, lors de la présentation de l'enfant Jésus au Temple, déclare à Marie : « Vois ! cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction, et toi-même, une épée te transpercera l'âme » (2,34). Plus tard, Satan, qui tente le Messie dans le désert, ne lui laissera de répit que « jusqu'au moment fixé » (4,13), quand le même Satan entre en Judas et déclenche l'ultime assaut contre Jésus (22,53 ; 23,44).

A partir de 9,51, le voyage vers Jérusalem est le symbole d'une destinée qui conduit Jésus vers la croix et vers la gloire. Jésus est entièrement mû par une nécessité venue de Dieu (13,31-33) et qui

est annoncée dans les livres saints. A son arrivée à Jérusalem, le complot contre Jésus s'ourdit pendant qu'il enseigne dans le Temple (19,47-48 ; 20,19). Enfin, à l'approche du dénouement, les déclarations s'enchaînent qui donnent aussi la clé de ce qui va se produire : « Comme j'ai désiré manger cette Pâque avec vous avant de souffrir ! » s'écrie Jésus (22,15). Puis c'est la « coupe » représentant la « nouvelle alliance » dans le sang « répandu pour vous » (22,20), l'annonce de la trahison (22,21-22) et du reniement de Pierre (22,31-34).

On trouve dans le récit de la Passion selon Luc tous les titres que le reste de l'évangile accorde à Jésus : Christ, Messie, Fils de Dieu, Fils de l'homme, Seigneur, prophète des derniers temps, « Élu de Dieu ». Ces appellations, en partie dans la bouche des adversaires, sont là pour signaler que même les ennemis de Jésus sont amenés à confesser le caractère unique, et finalement divin, de leur victime. Mais avant tout, c'est Jésus lui-même qui fait éclater sa transcendance. Comme dans les Passions de Matthieu et de Jean, Jésus domine la situation. Il est maître de sa destinée, jusque dans sa mort. L'arrestation n'a lieu que lorsque Jésus en a, pour ainsi dire, donné le signal, lorsque « l'heure » fixée par Dieu est arrivée (22,53). Dans la séance du sanhédrin, Jésus domine son procès plutôt qu'il ne le subit en accusé (22,66-71). Un des parallèles historiques les plus remarquables du procès de Jésus est le procès de Jeanne d'Arc où celle-ci a la même attitude souveraine et inattaquable.

Sur le chemin du Calvaire, Jésus annonce en prophète le châtement de Dieu (23,28-31). Au brigand repentant le Crucifié assure qu'il sera, « aujourd'hui, avec (lui) en Paradis » (23,43). Enfin la mort de Jésus est un acte volontaire et un dernier hommage de piété filiale, puisqu'il rend à Dieu son Père le souffle de vie qu'Il lui a donné (23,46). Face à une telle envergure de la personne de Jésus, on comprend que s. Luc, médecin grec et disciple de Paul, ait réduit le plus possible les détails de la Passion pouvant porter atteinte à sa dignité. Il s'agit de ne pas choquer les lecteurs grecs par un réalisme excessif. Quelques exemples : à l'agonie, Jésus ne tombe pas à terre (comme en Mc 14,35) mais « s'agenouille » pour prier (22,41). L'arrestation est un peu escamotée (22,54) et le verbe grec signifiant « arrêter, appréhender » n'est pas utilisé. La scène des outrages (22,63), tant développée chez Matthieu, est réduite et les crachats sont omis. Pas d'accusation de blasphème au terme de la séance du sanhédrin (22,71), comme chez Marc et Matthieu. De même, Jésus n'est pas montré conduit les mains liées devant Pilate (Lc 23,1). La flagellation est signalée par le terme très atténué de « châtier ». Les moqueries des soldats romains sont entièrement passées sous silence. En croix, Jésus n'est plus mis au défi de « descendre de la croix » mais seulement de « se sauver » (23,35.37.39), ce qui atténue la provocation. Enfin le cri d'abandon, dans Marc et Matthieu, est remplacé par une prière pleine de confiance empruntée au Psaume 31,6 : « Père, dans tes mains je remets mon esprit » (23,46).

Le sens de l'expression « sacrifice pour le pardon des péchés », présent dans le NT, est un peu atténué chez Luc, mais bien présent dans l'ensemble de son évangile et dans les Actes des Apôtres. Voir à ce sujet le récit de l'institution de l'eucharistie (22,19-20), avec la mention du corps « donné pour vous », et du sang « versé pour vous ». Mais l'auteur du troisième évangile a préféré voir dans la Passion et la mort de Jésus un exemple souverain pouvant inspirer les chrétiens. La scène de l'agonie commence et s'achève par une exhortation à la prière adressée aux disciples (22, 40.46) : « Priez pour ne pas entrer en tentation ». La miséricorde et le pardon qui s'expriment dans la guérison de l'oreille blessée, suite à l'épisode de Gethsémani (22,51), donnent l'exemple de ce que Jésus impose à ses disciples : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent » (6,27). Des sentiments de confiance mais aussi de repentir sont suggérés aux lecteurs dans le dialogue de Jésus avec le malfaiteur crucifié avec lui : Jésus, qui s'est montré durant sa vie plein de compassion envers les pécheurs, n'attend de son compagnon de supplice qu'un geste de conversion pour lui faire partager son propre bonheur. Il y a certes le reproche que Jésus adresse au traître : « Judas, par un baiser tu livres le Fils de l'homme ! » (22,48). Mais certains l'interprètent aussi comme l'offre d'une ultime planche de salut pour Judas.

Dans Luc, l'intervention des malfaiteurs, brève dans les deux autres évangiles (Mc 15,32b ; Mt 27,44), est au contraire développée et fournit à l'évangéliste l'occasion de donner à ses lecteurs une leçon sur les « fins dernières », c'est-à-dire la fin de notre existence terrestre (Lc 23,39-43). A la demande du « bon larron » : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume », Jésus répond par : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Jésus correspond donc à l'espérance de cet homme en lui promettant un salut qui se réalisera à l'instant même de sa mort ». Ce salut consiste à *être avec Jésus*, à partager son sort, sa destinée de gloire auprès du Père. Le « bon larron » est un cas typique. En lui tout pécheur est invité à se reconnaître, à se convertir, non seulement aux portes de la mort, mais « aujourd'hui », c'est-à-dire chaque jour.

\*\*\*

**Conclusion :** Nous voici rendus devant un grand nombre d'éléments et de problèmes. L'intelligence la foi (*intellectus fidei*) impose de les prendre en compte. Un prolongement de la présente étude est souhaitable, par exemple en ayant recours à la bibliographie signalée p. 1, note 1 de la première conférence.

Sur le plan de la réflexion, il faut retenir l'extrême abaissement de Notre Seigneur dans les récits de la Passion. Une lecture synthétique des quatre récits le montre à l'envi : aucune des horreurs qui peuvent se présenter dans une vie humaine ne lui est épargnée : douleur physique, souffrance morale, humiliation et exhibition publiques, injustice criante, haine de la foule, violence et inhumanité des bourreaux. Mais les récits de la Passion insistent aussi : **1.** sur la grande force d'âme de Jésus, son intelligence supérieure des situations, sa détermination de chaque instant au cours des événements qui déferlent sur lui. **2.** Aucun outrage de la Passion ne peut faire oublier sa titulature divine. Les quatre évangélistes prennent tous soin de rappeler ses titres. Souvent ces titres sortent même, ironie des rédacteurs, de la bouche de ses détracteurs, accusateurs, juges ou bourreaux ; **3.** A maintes reprises, l'invitation est faite aux chrétiens « d'avoir en eux les mêmes sentiments » que leur maître qui souffre la Passion (cf Ph 2,5). L'essentiel de la « visée » des récits de la Passion consiste à aider les chrétiens à suivre leur Maître sur les chemins de l'abaissement afin d'entrer avec lui dans la gloire de sa Résurrection.